NAPOLÉON
CHEZ LA
SOMNAMBULE.

Notre époque en vieillissant devient une curiosité vraiment inquiétante. Non contente d'avoir inventé l'information et l'interview, voilà qu'elle vous photographie jusqu'à la moelle des os. Pour peu qu'un homme compte dans la société parisienne, il devient immédiatement la proie des reporters : ceux-ci ne se donnent même pas la peine de *passer à domicile* : il vous expédient des petits questionnaires tout préparés : *qui recevez vous ? que lisez-vous ? que mangez vous ? que comptez-vous faire l'hiver prochain ?* Et souvent, on peut bien l'avouer, les réponses sont assez insignifiantes. Mais quoi ! Je pense que si, au XVIIe siècle, nos pères avaient eu l'heureuse idée de procéder à une semblable enquête, et que nous possédions sous cette forme, une interview de....Molière, par exemple, ça serait là un document bien précieux. Et qui sait si, parmi les notoriétés qui nous font aujourd'hui leurs confidences il n'y a pas quelque Molière en préparation ?

De toutes les idées ingénieuses qu'a enfantées ce besoin quasi-fébrile d'être renseigné, la plus plaisante et la plus instructive est celle que met en pratique le docteur Cabanès. Il a inventé le diagnostic rétrospectif : il tâte le pouls aux morts et ausculte les gens réduits depuis deux siècles à l'état de squelettes : si nous étions encore au temps de l'épigramme, où *medecin* rimait obligatoirement avec *assassin*, nul doute que bien des loustics le larderaient de ces faciles facéties ; toujours est-il que pour ma part, je ne sais pas d'études plus passionnantes que celles qu'il a entreprises : il choisit un client de marque: Marat ou Talleyrand, par exemple ; s'aidant de recherches minutieuses, de vieux autographes, d'ordonnances griffonnées sur des chiffons de papier, d'un passage de journal, d'une ligne perdue dans des mémoires, il s'efforce de grouper les symptômes pathologiques, de reconstituer la maladie du *sujet;* arrivé à ce résultat, il l'observe, il l'étudie, il le soigne, pourrait-on dire, d'après la thérapeutique moderne, et, comme à l'aide d'un puissant rayon Rœtgen, il parvient ainsi, à travers le tempérament du malade, à jeter sur sa psychologie une saisissante clarté. Le docteur Cabanès a déjà étudié de cette façon la Maladie de Marat, la fistule de Louis XIV, le cas spécial de Louis XVI, Talleyrand, Musset...., il prépare d'autres travaux et je vous assure que ce n'est pas là de l'érudition banale, et qu'il n'est guère d'historien qui fasse une besogne aussi utile.

Aujourd'hui, dans sa *Chronique médicale*, il entreprend Napoléon.

Il va nous montrer les faces inconnues de ce tempérament ultra nerveux : son point de départ sera bien mince : un mot écrit par Bonaparte, en 1795, à son frère Joseph, où il parle de *ce bonheur qui ne l'abandonne jamais dans ses entreprises.* Plus tard il dira à Joséphine en larmes : "N'as-tu donc pas confiance *en nos destinées ?*" A Sainte-Hélène, enfin, il parlera de son indifférence au milieu des balles et des boulets, de l'inutilité de chercher à l'en préserver : "*Je m'abandonnais à ma destinée,—je me confiais à mon étoile.*"

Eh quoi, Napoléon était-il donc superstitieux ? Oui, sans doute, et mieux encore il était fataliste : que de découvertes amusantes à faire à ce sujet ! Cette étoile dont on a tant parlé, n'était-elle qu'un mythe, qu'un symbole ? Ne raconte-t-on pas que la naissance de Napoléon, comme toutes celles des héros, fut accompagnée des plus surprenants prodiges ? que dans la nuit du 14 au 15 août 1769, l'abbé Martenot avait remarqué une nouvelle étoile dans la constellation de la Vierge ; cette étoile qui se représentera à Napoléon dans les circonstances les plus mémorables de la vie, et qu'il cherchera des yeux dans les heures d'anxiété.

Coïncidence pour le moins étrange : dans la nuit du 15 au 16 août 1769, Frédéric-le-Grand, étant à Breslau, eut un rêve qu'il raconta en ces termes le matin du 16 août, en se réveillant, à un de ses aides de camp : " Sauriez-vous, lui dit-il, expliquer un rêve dont je suis préoccupé ? Je voyais l'étoile de mon royaume et de mon génie briller au ciel, lumineuse et resplendissante. J'admirais son éclat, sa hauteur, lorsqu'il parut au-dessus de la mienne une autre étoile qui l'éclipsa en s'abaissant sur elle. Il y eut une lutte, je les vis un instant confondre leurs rayons, et mon étoile, obscurcie, enveloppée par l'orbite de l'autre, descendit jusqu'à terre, comme opprimée sous une force qui semblait devoir l'éteindre et l'anéantir.

"La lutte fut longue et opiniâtre ; enfin mon étoile s'est dégagée mais avec beaucoup de peine. Elle a repris sa place et elle a continué de briller dans le firmament, tandis que l'autre s'est évanouie." Et le chevalier de Bauterne, qui rapporte l'anecdote, ajoute ce commentaire : "L'incrédulité pourra nier le rapport mystérieux de ce songe avec l'existence de Napoléon ; mais elle ne pourra contester la vérité du fait en lui-même, ni la coïncidence des dates, puisque tout se trouve écrit dans plusieurs biographies et dans les histoires de Frédéric II, imprimées en Allemagne avant et depuis la mort de ce souverain, quand Napoléon n'était alors qu'à peine élève de Brienne ou officier d'artillerie." Après la bataille d'Iéna, Napoléon, deux fois vainqueur de la Prusse, dit à Weiland qui avait sollicité de lui une audience particulière : " Vous connaissez le rêve de Frédéric ? — Oui Sire. — Eh ! bien, reprit l'Empereur, croyez-vous aux constellations ? — Le rêve est vrai, Sire, c'est tout ce que je puis dire. — Menace étrange, monsieur, que le rêve ! il y a là du sinistre pour nous. —Comment cela, Sire ? dit le poète. — Oui, du sinistre, car l'étoile de celui qui est mort doit triompher de l'étoile de celui qui est vivant," dit en prenant un accent particulier Napoléon qui se souvenait du rêve de Frédéric.

Cette étoile se présenta à lui dans deux autres circonstances.

En 1806, le général Rapp, de retour du siège de Dantzig, ayant un besoin urgent de parler à l'Empereur, était entré dans son cabinet sans se faire annoncer. Il le trouva si absorbé qu'il n'osait lui adresser la parole. Le voyant toujours immobile, Rapp crut qu'il était indisposé et fit du bruit à dessein. Aussitôt Napoléon, se retournant, saisit le général Rapp par le bras et lui dit : "Ne l'apercevez-vous pas ? C'est mon étoile !.... Elle est là.... devant vous, brillante" et s'animant par degrés, il s'écria :

"Elle ne m'a jamais abandonné, je la vois dans toutes les grandes occasions ; elle m'ordonne d'aller en avant, et c'est pour moi un signe constant de bonheur."

Vers la fin de 1811, le cardinal Fesch conjurait l'empereur de cesser de faire la guerre à la religion, aux peuples et aux éléments : "Voyez-vous là-haut cette étoile, lui dit brusquement Napoléon en le conduisant près d'une fenêtre ouverte ?

—Non, sire.

—Regardez bien !

—Sire, je ne vois pas.

—Eh ! bien, moi, je la vois", répliqua vivement Napoléon, qui ne tolérait pas facilement la contradiction, à la suite de sa communication à l'institut sur la vision de Constantin.

Il faut reconnaître qu'un héros qui croit sa destinée écrite dans les astres est mûr pour la superstition : Napoléon y fut d'autant plus disposé que, dans Joséphine, il avait une compagne aussi crédule que peut l'être une femme, jouet de tant d'invraisemblables aventures. Depuis qu'une vieille mulâtresse lui avait prédit, à la Martinique, qu'elle deviendrait impératrice, depuis, surtout, que cette prophétie semblait se réaliser, Joséphine n'entreprenait rien sans consulter quelque devin. C'est elle qui fit la vogue de Mlle Lenormand, la fameuse somnambule dont le renom dure encore. Dès 1803 elle l'appelait à la Malmaison. La sibylle s'installa, se recueillit, commença le *grand jeu*, et elle était en train d'annoncer que l'empereur échouerait dans la descente projetée en Angleterre, quand Napoléon entra dans le salon. Il s'informa, fronça les sourcils, appela un aide de camp et ordonna d'arrêter sur-le-champ la malheureuse devineresse : on l'interna à la prison des Madelonnettes d'où le 1er janvier 1804, elle écrivit à Fouché ce billet versifié :

Si le préfet veut bien, en ce moment
Par un bienfait commencer cette année,
S'il m'ouvre enfin ce triste appartement,
Je lui prédis heureuse destinée.

Et Fouché, superstitieux comme un renégat qu'il était se hâta de faire relâcher sa prisonnière.

Pourtant ce coup d'autorité ne devait pas terminer les relations de Napoléon avec Mlle Lenormand. En 1807, il la fit interroger sur son avenir, par une personne discrète à laquelle on avait remis une mèche de cheveux de l'empereur, et qui ignorait elle-même au nom de qui elle allait questionner le destin. La réponse de la somnambule fut vraiment étrange : "L'homme pour lequel vous me consultez, dit elle en substance, est né dans une île. Son père n'existe plus ; sa mère habite la capitale et lui doit beaucoup. Le caractère du consultant est méditatif, plus sérieux que gai, il n'aime pas à être gouverné : il craint d'être deviné, ce qui lui fait cacher ses moindres actions. Il s'est trouvé dans des villes assiégées : il a couru de grands danger, dont l'un par explosion. Sa femme a perdu son premier époux ; le fils de cette dame est marié à une étrangère de bonne maison. Mon consultant est fort préoccupé ; il travaille souvent dans le secret du cabinet. Il lui est prédit qu'il sera l'homme unique..."

Mais ici la prophétesse s'arrêta, comme éblouie de ce qu'elle voyait, bien qu'ignorant le rang et le nom du consultant, elle vit se dérouler, a-t-elle dit, à son esprit, de si grandioses destinées et de si affreux malheurs, qu'elle ne consentit pas à en relever davantage.... pour ce jour-là du moins, car à Sainte-Hélène, Napoléon disait à sir William : " Mlle Lenormand m'a fait le dessin de cette île sur la boiserie d'un appartement qui existe encore à Paris, dans la rue de Tournon ; elle m'a décrit Long-Wood et montré Hudson-Lowe.... je savais tout cela étant encore au faîte de la puissance !....

Pour nous, nous ne croyons pas que ces révélations soient de nature diminuer Napoléon : peut-on d'ailleurs diminuer un tel colosse ? L'empereur croyait aux somnambules, aux devins, aux diseurs de bonne aventure.... qu'importe ? N'y a-t-il pas, au fond de cette superstition, une sorte d'hommage à un Etre supérieur : n'a-t-on pas dit qu'il y a des hérésies qui valent des prières ? Voyez-vous, ce qui nous manque aujourd'hui, c'est un homme qui ait une étoile.... et qui croie en elle.

LA
CHAUVE - SOURIS.

Comme j'essayais de l'effrayer et de la chasser en agitant mon mouchoir, la hideuse bête me frôla la joue de som bras membraneux et je tressaillis sous l'horreur de cette gélatineuse caresse. En même temps, je refermai brusquement mes vitres, m'en croyant cette fois bien débarrassé.

J'ouvrais déjà les lèvres pour dire tout haut : enfin ! mais je fus arrêté par de petits cris aigus et pareils à des souffles sifflants. J'avais malencontreusement pris une des ailes de la chauve-souris dans le chassis de la fenêtre, et le pauvre animal s'agitait meurtri cherchant vainement à se dégager. Je tournai aussitôt l'epagnolette. Comme une loque légère et molle, le chéiroptère glissa à terre avec un faible bruit de froissement et je ne vis plus, car le bas de la pièce s'était complètement assombri sous la nuit venue.

Je me souciais fort peu cependant de dormir avec un pareil hôte dans ma chambre, et, la bougie allumée, je m'emparai des pincettes dans l'intention de jeter par la fenêtre l'ennuyeuse chauve-souris, qui depuis plus d'une semaine s'obstinait à venir tous les soirs voleter autour de moi. Elle devait s'être traînée dans quelque coin ; mais en dépit de mes longues recherches, je ne pus la découvrir. Je retardai à dessein le moment de mon coucher, m'amusant, pour dévider les heures, à de menus travaux de classement de mes manuscrits, tressaillant de temps à autre sous li'maginaire impression du contact désagréable d'une aile froide. Puis, peu à pen, je rassurai mes nerfs et, pris de sommeil, je gagnai mon lit.

Il est fort probable que j'eus des cauchemars remplis de vols de *Vespertiliens*, de *Roussettes* et de *Vampiriens;* quoi qu'il en soit, j'avais à peine dormi quelques instants que la porte de ma chambre, communiquant avec la chambre d'un étudiant de mes amis, s'ouvrit brusquement toute grande et que je fus réveillé par une gênante lumière qu'on approchait de mon visage.

Ebloui d'abord, je frottai mes paupières du revers de mes mains et tout à coup, quand mes yeux peu à peu accoutumés à la clarté me permirent de distinguer les deux êtres singuliers qui se tenaient devant moi immobiles, je poussai un petit cri de surprise.

—Qui êtes-vous ? demandai-je.

Un frais et vibrant éclat de rire me répondit dans un éclair de dents blanches :

—Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ? repris-je balbutiant, encore endormi à moitié.

—Qui je suis ? fit une voix grêle, un peu sèche et cristalline, une voix de femme. Qui je suis ? Regardez, je suis une chauve-souris.

En même temps l'être singulier qui venait de parler tourna sur lui-même dépliant deux larges ailes transparentes.

C'était le corps d'une femme, un corps frêle et gracile enveloppé d'une pelure grise où brillaient des perles. La tête surmontée d'oreilles roulées en cornets mignons d'un blanc lustré était petite, a demi enfouie dans une coiffure lourde de la même pelure grise qui couvrait le corps semée aussi de perles. Là dessous un visage apparaissait, une figure allongée, pâle et mate, trouée d'yeux très grands et très brillants, pris d'un papillotage inquiétant des paupières, avec des lèvres minces, un nez fin dont les ailes rosées battaient à chaque seconde. Une physionomie véritablement étrange, d'une beauté maladive bien qu'éclatante, assez semblable à ces fruits qui, par leur excessive attirance même, décèlent le poison qu'ils renferment.

La bizarre créature me regardait ironiquement, ses deux bras blancs ornés de larges cercles d'argent, toujours étendus, soutenant les plis de ses deux grandes ailes membraneuses. Puis tout à coup elle les laissa retomber le long de son corps, ramena ses mains sur le corselet d'argent qui ceignait sa poitrine et se reprit à rire.

—Qui suis-je ? Hé ! hé ! C'est facile à voir. Je suis la reine des chauves-souris. Mais vous ne connaissez pas les chauves-souris, vous, mon pauvre homme ? Je vais vous dire ce qu'elles sont.

—Allez ! allez ! fit-elle vivement, comme je regardais instinctivement du côté de ma bibliothèque, ce n'est pas la peine de lorgner votre dictionnaire, il ne vous apprendrait rien. Voyez ce qu'il vous dit : "Chéiroptères, mammifères aux doigts démesurément allongés et réunis par une membrane transparente, sorte de prolongement de la peau, divisés en familles, en groupes, etc...." Oh ! la grande erreur ! Ecoutez :

Nous sommes de crépusculaires génies. A l'heure où le soleil, comme des fils de feu, enroule ses rayons sur sa rondeur lumineuse avant de s'enfoncer dans l'eau des océans ou de rouler derrière les monts, nous entr'ouvrons au jour affaibli nos ailes paresseuses. Cependant l'air plus frais des soirs dissipe peu à peu l'engourdissement de nos sommeils diurnes. Nous sortons en foule, quittant nos demeures sombres, nos retraites humides, les tristes abris qui nous suffisent dans l'accablement des midis brûlants. L'heure de notre règne est venue.

Notre foule tournoie, va, vient, circonvole, cherchant sa proie. Nous ne sommes plus le hideux animal dont les ignorants naturalistes ont fait l'épouvantail des foules crédules. Nous sommes la grâce attirante et tentante de l'inconnu, et nous séduisons nos victimes par le demi-mystère de notre marche hésitante, la timidité hardie de nos caresses.

Les battements de nos ailes rafraîchissantes sont le piège où elles tombent heureuses, et quand peu à peu, à voix basse, par des mots magiques à peine murmurés, nous les avons enivrées et charmées, nous les conduisons en quelque lieu retiré, couvert d'une ombre, au crime propice.

Plus mielleuses, plus douces sont nos paroles et nos caresses redoublées. Sous une langueur perfide s'endorment nos victimes; et tandis que, pareils à de larges éventails mollement balancés, nos longs bras font autour d'elles un remûment d'air favorable au sommeil paisible, nos dents aiguës et blanches, riant sous nos lèvres bien rouges, ouvrent en eux de légères blessures par où le sang vermeil et clair coule apaisant nos dévorantes soifs.

Qui nous sommes ? Nous sommes les chauves-souris, vampires affamés de vie humaine. Nous tuons les forces, les intelligences, sous la trahison mortelle et affaiblissante de nos caresses perfides. La nuit nous cache sous les plis noirs de son voile perlé d'étoiles et nous répand en vol tourbillonnant sur l'humaine foule qu'attire notre beauté malsaine.

Nous avons la voix des sirènes troublantes, les yeux attirant des constellations lointaines ; le rêveur cherche la pensée dans nos chants sans âme et l'infini dans nos regards sans amour. A volonté, nous sommes tour à tour rieuses ou pensives, folles de plaisir ou pâles de douleur, pareilles à des bacchantes ivres ou douces et timides comme de douces et timides vierges. Nos yeux froids étudient les yeux de nos victimes et lisent l'idéal où ils tendent ; semblables aussi à cet idéal même, nous nous offrons et rien ne peut nous résister. Le voyageur ne se laisse-t-il pas toujours prendre au mensonge du mirage.

Qui je suis ? Je suis la reine des chauves-souris ; je suis jeune et belle et je t'aime, viens !

Un nouvel éclat de rire retentit à mes oreilles. En même temps la lumière s'éteignit et je restai les bras étendus vers la vision dissipée dans la nuit soudain revenue. La reine des chauves-souris avait disparu avec l'être singulier qui était resté près d'elle sans un mouvement, enveloppé d'une sorte de noire draperie qui ne laissait rien deviner de ses formes de fantôme. J'étais de nouveau seul dans ma chambre, le front en sueur, comme lorsqu'on sort d'un pénible songe.—Pourtant me disais-je, je ne crois pas avoir rêvé ?

Au jour je trouvai morte, dans un pli des rideaux de la fenêtre, la chauve-souris que j'avais à demi écrasée là veille en fermant mes vitres. Cette fois, pensai-je, tu ne me tourmenteras plus.

Le jour même un deuil subit me fit quitter Paris, où je ne rentrai que quelques mois après, et j'avais depuis longtemps oublié mon étrange rêve ou vision, quand je reçus un mot de l'étudiant, mon ancien voisin, me priant d'aller sans retard le voir à l'hôpital Lamartine, salle B.

Je le trouvai épouvantablement changé, maigre à faire pitié, déjà presque un cadavre. En me voyant il eut un pâle sourire.

—Vous souvenez-vous de la nuit du grand bal ? me dit-il.

J'ouvris des yeux étonnés.

—La chauve-souris, insista-t-il, Berthe. Vous savez bien ? C'est de cela que je meurs.

Et tout à coup je compris. Elle et lui étaient entrés dans ma chambre ce soir-là déguisés en vampires. Sous l'impression de ma lutte avec la pauvre chauve-souris, j'avais pris leur apparition pour une création de mon sommeil. Oui, je me rappelais. Ah ! certes, elle avait admirablement dépeint avec son hardi cynisme l'œuvre horrible de ces nocturnes créatures que la nuit, comme elle le disait, répand aux heures sombres sur les pas des rêveurs imprudents et des chercheurs d'amour.

Et depuis la mort de mon pauvre ami l'étudiant, malgré moi je tressaille et change de route quand je rencontre sur mes pas quelqu'un de ces êtres à la démarche lente et en zigzag, chauves-souris, vampires, prêtes à ouvrir de leur dents blanches, sous leurs lèvres rougies, de mortelles blessures aux flancs des imprudents attirés par l'écho trompeur de leurs voix de sirènes troublantes, et l'étincellement froid et faux de leurs yeux aux reflets attirants des constellations lointaines.

Par contre, mon horreur des chéiroptères a disparu et j'aime à les voir croiser devant mes yeux leur vol lent et incertain à cette heure où le soleil, comme des fils de feu, vient d'enrouler ses rayons sur sa lumineuse rondeur et de s'enfoncer dans l'eau des océans ou de rouler derrière les monts dont les fronts bleus se perdent déjà dans le bleu plus profond du firmament assombri.

Opposition à une consolidation de lignes ferrées.

Presse Associée.

Atlanta, Georgie, 16 décembre—Un représentant de Thos F. Ryan, de Baltimore, qui fait partie de la minorité des actionnaires du Seaboard Air Line R. R., a déposé, hier, devant le secrétaire de M. John Skelton Williams, président de la compagnie, une protestation par écrit contre la consolidation des diverses lignes qui composent le système Seaboard Air Line. Voilà assez longtemps que M. Ryan fait opposition à cette consolidation ; mais M. Williams déclare que M. Ryan n'a aucun droit à faire opposition à cette entreprise. L'avocat de M. Ryan, au contraire, dit qu'il ne possède en son nom que vingt-et-une actions, mais que, en réalité, il a environ un tiers de toutes les actions du Seaboard et Roanoke et qu'il est porteur d'une majorité des actions du Raleigh et Gaston. Le syndicat actuel représente $18,-000,000.

La question des prisonniers philippins.

Presse Associée—

New York, 16 décembre—Une dépêche de Washington dit que le général Otis détient maintenant en prison une certaine quantité de personnages importants qui ont fait partie directement ou indirectement du prétendu gouvernement philippin ; mais on ne sait pas encore ce qu'on en fera. Le Président n'a encore pris aucune décision à cet égard.

Un membre du cabinet a dit, hier, que le temps n'était pas encore arrivé de disposer de ces hommes. On a l'intention de les bien traiter. L'indulgence à leur égard engagera, pense-t-on, les Philippins à se rendre. Mais tout Philippin qui sera pris en flagrant délit de meurtre ou de pillage sera exécuté sommairement.

Inhumation solennelle des victimes du "Maine".

Presse Associée.

Washington, 16 décembre—Le secrétaire assistant de la marine Allen a décidément choisi l'endroit où doivent être inhumés les victimes de la destruction du Maine. Il prend, en ce moment, des mesures pour cette inhumation qui aura lieu avec les mêmes cérémonies que pour les victimes tombées devant Santiago. Les restes seront transportés de Fort Monroe par un train spécial qui ira les déposer à Arlington. Ils seront introduits par la porte de Sheridan, et placés sous des tentes d'hôpital ; pendant les cérémonies funèbres, chaque cercueil sera recouvert d'un drapeau des Etats-Unis.

On croit que le Président et les membres du cabinet, et grand nombre d'officiers qui sont à Washington assisteront aux cérémonies funèbres qui auront lieu à Arlington, vers la fin du mois.

Souvenez-vous qu'il vous faut demander des Purple Trading Stamps. Les marchands croient que ceux qui ne les demandent pas n'en font pas collection. Si petite que soit votre emplette, demandez en la faisant, des Trading Stamps Violet.

ver qui émergeait de la poche de son veston.

Les autres se récriaient. Auguste Billette le premier. Vraiment tout cela lui était bie égal. Ce qu'il en avait dit, c'était par manière de boutade.

Ah ! le "patron" pouvait dormir tranquille, ce n'est pas lui qui voulait s'insinuer dans ses secrets. Il avait bien assez des ennuies qui lui étaient personnels.

Sursurrette avait tiré doucement la manche de Raisonnable et elle lui disait à voix basse :

—Faut tout de même qu'il en ait à cacher pour prendre la mouche comme ça !....

Le philosophe haussa les épaules.

—Ça ne nous regarde pas.

—Soit, fit Andrès, n'en parlons plus. Continuez....

—J'en étais, reprit Billette, à mes admirations respectueuses au sujet de la voiture pleine de lingots d'argent.

Où allait-il ce galion ? Pas bien loin, sans doute ? A la Monnaie ou chez quelques fondeurs de la rive gauche ?

Je connaissais dans le quartier des Gobelins deux grosses manufactures de vaisselle plate. Au fond, cela n'était guère intéressant pour moi. Et pourtant, je ne sais pourquoi, il me vint l'idée de suivre la voiture aux lingots.

Dame ! on ne sait pas, des fois !....

—Bien, fit le chef.

—Une fois l'idée dans ma cervelle, le diable ne l'aurait pas fait démarrer. La voiture bien cadenassée, le livreur monta sur le siège à côté du cocher.

Clac ! un coup de fouet, et le percheron gris pommelé, un peu lourd d'allures mais qui paraissait avoir beaucoup de fond, partit au petit trot.

Me faufilant au milieu des passants avec une adresse de singe, j'essayai de suivre la voiture sans en avoir l'air. Besogne difficile. J'avais pris un pas gymnastique relevé et c'est toujours suspect un homme qui court dans les rues de Paris.

Vingt fois je manquai de perdre mon objectif, mais j'eus la chance de pouvoir grimper sur l'impériale du tramway de Montrouge et de voir que les lingots d'argent suivaient fidèlement par derrière. Le galion était frété pour la banlieue.

Dame ! après la station des tramways, il ne fallait plus compter que sur mes jambes !... Mais tonnerre ! je me passionnais au jeu et j'étais décidé à aller jusqu'à perdre haleine. L'entêtement c'est une belle chose.

Ce qui me rassurait un peu sur la longueur de la course, c'était que le véhicule n'était attelé que d'un seul cheval. Si solide que fût le percheron, il ne pouvait pas trotter toute la matinée sans débrider.

D'ailleurs, il y avait sur la route de Châtillon que nous suivions de nombreuses montées et l'attelage, ménagé par son conducteur, allait le plus souvent au pas.

Bref, après avoir traversé les bois de Verrières et remonté quelque temps la vallée de la Bièvre, je vis le galion s'arrêter devant une maison grise, lépreuse, cachée sous de vieux arbres, pour ainsi dire perdue au milieu des bois et j'acquis la certitude que les barrettes d'argent passaient de la caisse de la voiture à l'intérieur de la vieille maison.

Une demi-heure après, le véhicule de chez Gründal, parfaitement délesté, reprenait le chemin de Paris...

—Bien travaillé, dit Andrès.

—Un peu !.....

Et Museau-Fin, très flatté, lissa ses petites moustaches.

—Après ?

—Après, dame ! je réfléchis, puis j'observai la maison, et je pris adroitement quelques renseignements au village voisin.

(A continuer.

Le Grand Poète WILLIS a dit des
BROWN'S Bronchial Troches.
"Mes rapports avec le monde ont beaucoup augmenté grâce à LA LOZENGE ; ce mal à ma gorge (pour lequel les "Troches" sont un spécifique) ayant souvent fait de moi un simple chuchoteur."—N. P. WILLIS.
1er oct—1an

Feuilleton
—:DE:—
L'Abeille de la N. O.
Commencé le 17 décembre 1899

L'ŒIL D'OR.
PAR JEAN ROLLAND

PREMIÈRE PARTIE.

LA BELLE JUIVE.

I

EDITH.

Ce matin-là, à l'heure réglementaire, un train bondé de voyageurs entrait en gare de Chicago. C'était aux abords du quai de débarquement une foule complexe, hétérogène, où se coudoyaient des anxiétés et des insouciances. Les uns étaient venus là en simples spectateurs, d'autres y guettaient un visage ami, enfin quelques-uns y cherchaient simplement des dupes.

Quoi qu'il en soit, le flot des voyageurs s'écoulait, se déversant par différentes sorties, harcelés par les offres de service des cochers et des portefaix, tiraillés par des gens criant sur leur passage des noms d'hôtels également incomparables, le tout dans la confusion, le tapage, la bousculade d'un débarcadère de grande ville.

Au milieu de cette cohue où s'entrecroisaient les idiomes les plus variés et parmi les retardataires s'avançait une jeune fille. Seule, d'une mise simple mais distinguée, elle portait une modeste robe de toile bise, un chapeau de paille blanche garni de velours noir et de plumes d'autruche.

C'était une jolie fille que cette voyageuse. Sa chevelure blond cendré, qui, au moindre rayon du soleil, prenait des tons de bronze doré, se relevait légèrement soulevée sur le front, ondulait aux tempes et se nouait sur les blancheurs de la nuque en un nœud épais et lourd. Le menton était d'un dessin ferme, troué d'une gracieuse fossette, la bouche d'un incarnat de rose du Bengale, la lèvre supérieure élégamment découpée, la lèvre inférieure légèrement boudeuse, les dents régulières et saines ; le petit nez n'avait rien de classique, la forme en était surtout spirituelle. Par exemple, ses yeux devaient parfois jurer avec ce petit nez-là. C'étaient de grands yeux couleur noisette où passaient d'étranges alternatives d'ombre et de lumière : brillants dans l'enfoncement de l'orbite, ils s'ombrageaient de la soie des longs cils. Des sourcils presque droits, d'un tracé fin et régulier, un front bas, un teint si mat qu'il semblait pâle, deux lèvres tentantes comme un beau fruit mûr complétaient cet ensemble. Elle était plutôt petite, avec de jolies mains potelées, des pieds délicats, des épaules d'une chute gracieuse.

Comme elle quittait le marchepied, tenant dans sa main gantée de gris son léger sac de voyage, elle considéra les voyageurs qui se pressaient effarés, et promena autour d'elle un regard à la fois curieux et intrépide.

Alors, lentement, elle suivit la foule, enveloppant chaque femme qu'elle croisait d'un regard inquisiteur, mais n'accordant aucune attention aux hommes. Elle s'arrêta devant la salle d'attente, l'explora d'une investigation rapide, et se retourna désappointée, comme se demandant ce qu'elle allait faire.

Au même moment, une petite personne, vêtue de batiste gros bleu, arrivait par la porte opposée et se précipitait vers elle.

—Edith ! s'écria-t-elle, tandis que leurs mains s'étreignaient, vous voilà enfin ! Quel bonheur ! comme je suis contente !

—Et moi donc, ma petite Kate ! Pensez donc que c'est la première fois que je sors de mon trou !....

Et la jeune fille entraîna son amie en riant.

—Inutile de vous demander comment vous allez, reprit cette dernière ; vous n'avez jamais eu meilleure mine.

- Je puis vous retourner le compliment. C'est égal, quand je me suis trouvée là, toute seule, je devais avoir l'air effaré d'une brebis qui a perdu son troupeau.

—Rassurez-vous, voilà le bon pasteur tout prêt à veiller sur ses ouailles. Avant toute chose, débarrassons-nous des bagages. Ensuite nous prendrons une voiture pour transporter nos personnes.

—Bravo ! De cette façon, je pourrai donner un coup d'œil à cette grande ville. Pensez donc, c'est ma première excursion en fiacre !

—Voilà certes un beau sujet de joie !

—Sans nul doute, pour une novice comme moi, reprit en riant la jeune fille aux yeux bruns. Est-ce que je connais quelque chose en dehors de mon